

Nadine Cordova

Le(s) corps en psychanalyse : parcours *

Comment parler du corps ? Voilà une question à laquelle j'ai cru pouvoir répondre avec le titre « Le(s) corps en psychanalyse : parcours ». Or, je me suis confrontée au terme de *corps*, à ses différentes définitions, à son contexte tant historique, culturel que scientifique. Notre façon de parler du corps même dans une analyse est toujours influencée par le discours contemporain, par l'état de la science et par notre histoire personnelle. Cela veut dire que parler du corps est instable et subjectif. En proposant une journée de travail où s'entrecroisent plusieurs disciplines, n'est-ce pas déjà une façon de signer que le corps ne s'attrape pas si facilement, que ce corps qui ne parle pas avec des mots parle d'une époque, des maux d'une époque, des maux d'une histoire, et nous ne pouvons qu'en parler. À ce titre, je remercie le pôle 12 Bourgogne Franche-Comté de l'École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien de proposer ce thème dans ce cadre ouvert. Je sais, Yann Dujeancourt-Mesure, que cette journée, vous l'aviez envisagée de longue date, mais une pandémie passant par là a fait que les corps ont dû attendre pour se rencontrer aujourd'hui. Vous avez tenu bon et je m'en réjouis.

Comment parler du corps ? Le cadre de mon intervention, c'est la psychanalyse. Pour déplier mon propos, j'aurais pu parler de l'expérience des psychanalyses, c'est-à-dire des cures, et proposer des vignettes cliniques. Là, nous aurions eu des énoncés à foison sur lesquels j'aurais pu m'appuyer pour traiter notre thème. En effet, les sujets que nous recevons n'ont de cesse de parler d'une façon ou d'une autre de leur corps, de leur relation au corps. Ils ne se posent pas la question de savoir comment parler de leur corps ou des corps, ils en parlent, enfin, ils essaient de dire leur désagrément, voire leur dégoût, à l'égard de leur image, de celle qu'ils renvoient, ils essaient de démêler les fils enchevêtrés de leurs éprouvés. Quant à nous psychanalystes, quand nous ne sommes pas dans les cabinets, quand nous pensons notre pratique, comment parlons-nous du corps ? Le chemin n'est pas aisé et c'est celui que j'ai essayé d'emprunter. Il est certain que nous ne

parlons pas de la même chose en fonction des théories qui nous orientent, même dans le champ lacanien. Pourquoi ? Il me semble que c'est parce que chacun a une expérience personnelle de son rapport au corps qui influe sur la façon de l'aborder. Si nos lectures diffèrent, nous pouvons tout de même nous soutenir de concepts solides que nous ne cessons de réinterroger et de confronter aux sujets de notre temps. Je vous propose donc aujourd'hui de vous transmettre ce qui s'est écrit, et pour vous, et pour moi.

Définitions

Il n'est pas besoin de rappeler que le terme de « corps » est polysémique. À ouvrir les dictionnaires, il nous amène sur des terrains qui concernent tout autant l'animé, le vivant, que l'inanimé, le matériel et la mort. Il se rapporte à des regroupements de personnes, des ensembles de bâtiments, des vêtements... voire Dieu fait chair dans une hostie, ce qui rappelle l'origine latine du mot « corps » : *corpus*. *Corpus* renvoyait à la dépouille mortelle, c'est-à-dire à l'objet corps et sa substance matérielle. Si la lettre *u* (de *corpus*) est perdue en français, le *s* final (dans corps) nous est resté comme pour nous rappeler d'où il vient. Remarquons que *corpus* a survécu au temps (il me semble dans presque toutes les langues) pour a priori nous éloigner de la chair et nous mener vers une définition qui concerne un ensemble d'écrits... Écrire serait-il une manifestation du corps ? N'oublions pas que Lacan a fait de l'inconscient un texte à lire, réduisant le symptôme à une lettre, qui aurait bien rapport au corps.

Je retiendrai de tout ce corpus quelques fils rouges qui me paraissent importants. Il me semble d'abord que, quelles que soient les définitions, le corps convoque une frontière, une limite, un point d'arrêt, une consistance, une tentative de mettre en avant le « faire corps », c'est-à-dire de faire *UN*. Après ce fil rouge, j'en tirerai un autre pour serrer le matériel charnel dans lequel nous habitons, c'est l'éprouvé subjectif, l'éprouvé subjectif que nous avons de notre corps quand il se fait entendre, sentir, parfois quand il persécute, quand il fait mal et quand nous rencontrons notamment d'autres corps, quand nous rencontrons la matière, enfin quand le corps est engagé... Avec ces éprouvés, nous commençons à avancer sur le terrain mouvant de la jouissance.

Resserrons notre propos. Ce que nous appelons *corps* pour les êtres vivants et parlants que nous sommes, c'est la partie matérielle, organique et génétique qui nous a été donnée, objet dont le destin est la mort. Mais comment un corps voué à la mort devient-il un corps vivant, subjectivement vivant au sens d'un corps parlant, d'un corps désirant, d'un corps

aimant et jouissant ? Pour la psychanalyse, et particulièrement avec l'enseignement de Lacan, ces corps-là, ce corps-là, nous ne l'avons pas de fait, il nous faudra nous l'approprier, le nommer comme notre corps. Si j'ai proposé de mettre dans mon titre ce *s* du pluriel entre parenthèses (« Le(s) corps en psychanalyse... »), ce n'est pas sans raison. Comment passe-t-on du corps de chair au corps dont je tente de parler aujourd'hui ?

Naissance de la psychanalyse

Comment parler du corps en psychanalyse sans parler de l'héritage qui nous vient d'un médecin ? Quand il viendra à Paris assister aux présentations de malades de Jean-Martin Charcot dans les années 1885-1886, Sigmund Freud posera son regard sur les conversions hystériques. Nul besoin de rappeler que la psychanalyse naît avec la médecine et l'image de corps qui se donnait à voir par ceux qu'on appelait alors les hystériques. Ce terme, comme vous le savez, trouve son origine dans le corps féminin, puisque « hystérie » veut dire matrice, utérus. Les hystériques offraient *sans le savoir* des symptômes énigmatiques pour le corps médical (nous pourrions discuter de la forme qu'ils pourraient prendre aujourd'hui). Que pouvait donc être ce mal au temps de Freud qui paralysait certaines parties du corps, qui provoquait des troubles oculaires, qui rendait muet... ? D'où proviennent ces conversions hystériques polymorphes sans causes organiques ? Voilà qui interroge la médecine, et avant elle, l'Église, maîtresse alors à qui s'adressaient les symptômes dont on ne voulait rien savoir, si ce n'est que ces corps *convertis* figuraient le diable !

L'impact de la parole suggestive de l'hypnotiseur « Charcot » sur le corps des malades va conduire Freud à penser qu'il existe un lien entre les mots et le somatique, et à proposer des hypothèses inédites. Dix ans plus tard, il fait « valoir [des] objections ¹ » à la théorie sur l'hérédité des névroses développée par le neurologue de la Salpêtrière. Il utilise pour la première fois le terme de psychoanalyse, terme qu'il attribuera à Breuer. Freud soutient que les symptômes hystériques qui se laissent voir sans pouvoir se dire trouvent leur cause dans une expérience sexuelle vécue trop précocement dans l'enfance. Les symptômes seraient des substituts d'une satisfaction sexuelle refoulée, ce qui veut dire qu'ils se manifesteraient masqués. Selon lui, le traumatisme sexuel pouvait rester latent et se réveiller dans l'après-coup d'un autre évènement, ce dernier faisant écho au premier. Encore faudra-t-il faire émerger par la parole du patient et l'interprétation le lien associatif qui les unirait, en somme faire un travail de défrichage et de déchiffrement. Cette thèse de l'après-coup justifie, selon Freud, l'existence du refoulement et l'hypothèse de l'inconscient qui ne connaît pas le temps.

Freud va donc abandonner l'hypnose au profit de la parole, mais pas n'importe laquelle. Dans un certain dispositif, il constate que les sujets guérissent de leurs symptômes. Il va en effet coucher le patient, s'installer derrière lui afin de ne pas être vu. En allongeant les corps, le face-à-face avec le psychanalyste est coupé, le sujet va pouvoir se représenter par ce qu'il a à dire et non plus par ce qu'il montre. Après un temps d'enthousiasme sur les effets de la parole, Freud constate que, dans ce nouveau dispositif, le symptôme ne disparaît pas si facilement, il est tenace et métonymique, car il peut même prendre d'autres formes. Ce qui va questionner Freud. Il subodore que quelque chose dans le symptôme résiste, se répète, quelque chose se niche dans un champ qui ne se trouve pas uniquement sur l'axe du plaisir sexuel. Malgré cette répétition qui fait butée, Freud restera fidèle à l'idée que les symptômes ont toujours un sens sexuel.

Psychanalyse et science

J'en viens au titre que vous avez donné à cette table pour revenir à la médecine : « Psychanalyse et science ». Ces deux champs laissent entendre qu'il existe à la fois un point de contact et une distinction. Freud va tout au long de son œuvre rappeler l'importance de ce point de contact. En 1895, dans l'« Esquisse d'une psychologie [qu'il nomme] scientifique », il soutient l'existence d'un lien étroit entre les phénomènes psychiques et l'anatomie. En 1915, il va plus loin, il affirme : « *Pour le moment*, notre topique psychique n'a rien à voir avec l'anatomie ². » Pour insister, en 1920, sur les possibilités illimitées de la biologie : « Il s'agira peut-être dans quelques décennies de réponses telles qu'elles feront s'écrouler tout l'édifice artificiel de nos hypothèses », écrit-il dans « Au-delà du principe de plaisir ³ ». Si Freud s'appuie sur le contexte familial et l'état de la science de son époque *via* la biologie, il étend ses recherches à l'anthropologie, la philosophie, la littérature pour comprendre les mystères des symptômes. Il tente de faire entrer sa découverte dans le domaine de la science expérimentale, mais il a bien l'idée que ses élaborations successives sont fragiles. Pourtant, paradoxalement, Freud défend bec et ongles que la psychanalyse ne se réduit pas à une thérapie, qu'elle est profane. Elle ne peut se ranger ni dans le domaine médical, ni dans le domaine religieux ; elle est ouverte à ceux, médecins ou pas, qui ont fait une psychanalyse, et qui veulent penser leur pratique.

À la suite de Freud, Lacan s'emparera de cette question. Au début de son enseignement, il situera la psychanalyse hors des sciences exactes pour en faire une science du désir, l'érotologie. En ce sens, il est dans les pas de Freud. Mais au fil de ses élaborations qui s'appuieront notamment sur la

linguistique, la logique et la mathématique, il finira par affirmer en 1975 que la psychanalyse n'est pas une science mais une pratique.

La psychanalyse suit son temps, elle n'a pas le choix, elle doit être à *l'heure* de son époque. Freud comme Lacan et les psychanalystes à leur suite ne peuvent pas se passer de la science, de ses avancées pour penser la psychanalyse, c'est-à-dire penser ce qui résiste, ce qui ne rentre pas dans les clous, ce qui fait souffrir les sujets dans leur corps et leur pensée, en un mot, penser ce qui s'appelle les symptômes. Pourtant, si les symptômes changent de forme au fil du temps, cette résistance au discours ne serait-elle pas à attraper au niveau structural, au niveau d'un réel qui traverse le temps ?

C'est peut-être pour cette raison qu'il y a toujours des sujets qui viennent rencontrer un analyste pour parler de ce qui est trop coûteux pour eux. Si la psychanalyse n'est plus une clinique dominante, certains décideront pourtant d'entamer une psychanalyse pour serrer par la parole le mystère de ce qui les fait souffrir, le mystère de leur existence. En outre, la psychanalyse provoque toujours et encore des critiques féroces. En septembre 1909, Freud aurait fait une confidence célèbre à ses compagnons de voyage qui le menait vers les États-Unis : « Ils ne savent pas que nous leur apportons la peste ! » Au moment où l'on attribue cette comparaison à Freud, le bacille responsable de la peste qui sème la terreur et la mort depuis 542 vient d'être découvert, en 1894. L'empreinte de la peste reste toujours dans les imaginaires. C'est bien sûr l'évocation de la faucheuse, de l'égalité de tous devant la mort, mais ce qui nous est surtout renvoyé, c'est la contagion. Ces références biologiques, Lacan va en user lorsqu'il évoquera le langage comme un chancre ou un parasite... métaphores puissantes indiquant là combien le corps et le langage sont noués. En 1974, dans une conférence qu'il prononcera à Rome ⁴, à sa question « De quoi avons-nous peur ? », Lacan répondra simplement « de nos corps ».

Alors, pourquoi le corps nous tourmente-t-il ?

Lacan, le lecteur de Freud, est lui aussi médecin. À son époque, le terme de clinique avait pénétré le discours médical et les ouvrages médicaux, notamment dans le domaine psychiatrique. La clinique a constitué dans le domaine du soin et de la transmission du savoir médical un tournant majeur dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, notamment en France. Il s'agissait d'observer au plus près du malade alité les manifestations de la maladie, et d'en dégager la cause. Cette pratique instaurait un nouveau rapport avec le malade et avec la maladie. La clinique était « propre au médecin-sachant qui exerçait son art près du lit de ses malades ». Ce qu'on peut retenir, là encore, c'est la présence d'un objet, le regard (ce que les

hystériques du temps de Freud mettaient au premier plan). C'est dans ce contexte que Lacan, psychiatre et postfreudien, a commencé à penser la psychanalyse et à la situer à contre-courant du médical, à l'instar de Freud ; cependant, il fait un pas de plus, il met le savoir du côté de ce qu'il appellera désormais l'analysant, c'est lui l'analysant qui sait *sans le savoir* ce qui le tourmente. On saisit ici qu'allonger le patient vise ce regard encombrant quand il s'agit du savoir inconscient. Mais, avant d'allonger ou non le sujet, le moment de la rencontre des corps qui convoque le regard est nécessaire.

L'image du corps

À ce titre, je reviens à Freud qui avait traité la question scopique à travers la cécité hystérique. Il avait fini par avancer que le regard érotisé du névrosé pouvait perturber la fonction visuelle. Freud attrape ainsi qu'il y a un hiatus entre l'œil et le regard. Il y a dans la fonction organique de l'œil qui soutient le regard quelque chose qui a un effet de « puissance de captivation » (terme que j'emprunte à Lacan), j'ai presque envie de dire que c'est le premier organe qui nous saute aux yeux. C'est comme si nous ne pouvions pas aborder le corps sans passer par l'image.

Le choix de votre affiche avec son intitulé le confirme. *Devant la psyché* d'Émile Friant renvoie directement au stade du miroir. D'ailleurs, au début de son enseignement, Lacan a abordé la question du corps à partir de son image. Personne ne peut échapper à cette première rencontre du corps. Le stade du miroir en est la preuve. Avant même de parler, le petit enfant prend conscience de son corps comme une totalité alors qu'il est encore dans un moment de prématurité. *L'infans*, celui qui ne parle pas, qui se trouve dans une impuissance motrice et une dépendance au niveau du nourrissage, va témoigner par sa réaction face au miroir d'« un dynamisme libidinal ⁵ ». En effet, confronté à son image dans la glace, l'enfant jubile, car il se reconnaît sous une forme unifiée. Au regard de son impuissance, c'est « un triomphe », selon le terme de Jacques Lacan. Cette rencontre est fondamentale. Elle vaut comme la première identification narcissique qui va poser les bases des identifications ultérieures et préfigurer la naissance du sujet qui va parler et dire *je*. C'est dans le cadre limité du miroir dans lequel est renvoyée une image virtuelle que gît, selon Lacan, l'instance du moi. C'est le début ou, plus exactement, la manifestation que *je* n'est pas *moi*. Il y a comme un étranger dans ce miroir, il y a un étranger en moi. La forme grammaticale en français l'indique, par exemple, dans « je me regarde ». J'ajouterai que le processus aura déjà commencé dans les yeux de ceux qui regardent depuis sa venue au monde le nourrisson.

Lacan, en 1974, insistera sur la place que prend l'image dans la vie des corps parlants. Son image, l'être humain l'aime, voire l'abhorre, mais elle ne lui est jamais indifférente. Il est inféodé à son image, c'est un support nécessaire et incontournable qu'il a rencontré avant même de savoir parler.

En résumé, le stade du miroir noue intimement la dimension réelle (l'organisme vivant, le corps avec son volume, sa matière, sa consistance) et la dimension imaginaire du corps (une image) née dans un temps de prématuration. Mais il nous faut saisir que ni l'image ni l'anatomie ne suffisent à faire un corps. S'y noue la parole dans sa dimension symbolique. La parole, d'ailleurs, est l'unique média d'une psychanalyse. Pour que cette image prenne corps, pour que le petit homme reconnaisse son propre corps et supporte ce qu'il a aperçu, encore faudra-t-il la présence d'un Autre qui parle et interprète ce qui est en train de se passer. Car le tout-petit ne peut encore rien en dire.

En réalité, ce qui est aperçu dans le miroir, ce n'est qu'une image. Elle se perd sans un miroir ou un regard. L'image doit être incorporée pour se maintenir et exister.

Le corps et le langage

En effet, trente ans après « Le stade du miroir », Lacan peaufine en 1970 dans « Radiophonie ⁶ » ce qu'il avait commencé à élaborer. Il avance que c'est le langage qui décerne le corps et affirme que « le premier corps fait le second de s'y incorporer ». Le premier corps, c'est le corps du *symbolique*, c'est-à-dire le langage avec ses lois et ses limites. Le corps du symbolique prend donc corps dans le corps de chair et fait le second (celui qu'on aura) en s'incorporant dans le corps de chaque être qui ne sait pas encore que c'est son corps. Rien n'est/naît sans que ça se dise. Mais ça se dit aussi parce qu'il y a un corps. Le langage n'est rien s'il n'est pas incarné. On ne naît donc pas avec un corps, on le reçoit du langage. Et pour s'incorporer, il faut au symbolique que ça s'incarne d'une voix ; que ça parle de quelque part pour laisser une marque singulière. C'est donc l'incorporation du langage lui-même qui signe l'acte de naissance du corps parlant. Petit à petit, le petit homme pourra parler de son corps avec les mots qu'il aura ingérés. La conséquence de cette rencontre inaugurale des corps sera ce que Lacan nomme une soustraction de jouissance, c'est-à-dire l'impact humanisant sur le vivant organique. De cette incorporation qui soustrait, il subsistera néanmoins, à partir des ouvertures anatomiques du corps, des restes de jouissance. Quelque chose du symbolique passe donc par la bouche *via* le nourrissage et par l'oreille *via* la voix pour que le corps prenne forme. Il ne

faudra pas oublier tout ce qui concerne le soin, la façon d'appréhender le corps de son enfant.

C'est par conséquent le signifiant qui introduit du *UN* qui permet en réalité que *l'infans* réagisse à la forme unifiée dans le miroir. Mais l'image quoique unifiée reste instable, ce qui est lié au langage lui-même. En effet, c'est la structure du signifiant qui parasite l'image.

Le corps et la jouissance

J'en viens à la dernière partie de mon travail. Comment parler du corps sans passer par l'image ? Comment parler du corps où gît la jouissance ? Lacan va questionner le sens sexuel que Freud donnait au symptôme pour l'aborder du côté de la jouissance, qui ne passe pas toujours par le sexuel.

Vous serez surpris, mais la première chose qui m'est venue pour aborder la jouissance, ce sont les mystiques. En effet, ils témoignent de façon exemplaire d'une jouissance qui ne passe pas par le sexuel. Ce sont des expériences corporelles très singulières avec Dieu. Tous racontent une expérience qui les a saisis, envahis, aspirés parfois jusqu'aux limites de la mort. Ils témoignent que leur corps est étranger à leur volonté. Offerts au lit de la jouissance, ils ont rencontré une jouissance qui excède ce qu'on peut imaginer a contrario de la jouissance sexuelle dite phallique qui, elle, est limitée. De quoi s'agit-il ?

Je reviens au Lacan des années 1970. Il va affirmer que c'est le signifiant qui cause la jouissance alors qu'il avait défini le signifiant comme un opérateur qui faisait halte à la jouissance. C'est ce que j'ai évoqué plus haut comme « soustraction de jouissance ». Il nous amène donc avec cette thèse à un signifiant biface. Si le signifiant a causé mon corps et cause de mon corps, le corps « cause » aussi d'une certaine façon du signifiant. Les mystiques témoigneraient-ils du signifiant qui jouit dans le corps ?

Si le signifiant a eu gain de cause sur la jouissance vivante, le corps organique, bien que dénaturé par le langage, joue sa carte réelle ; tout n'est donc pas soumis au symbolique et le symbolique ne se définit pas sans le corps. J'essaie de vous faire sentir que le corps est affecté par la parole, mais que la parole est contaminée par du corps. Il y a dans cette rencontre troublante d'incorporation inaugurale, du débris, des mots, des sensations, énigmatiques et ininterprétables, qui habitent le sujet. Est-ce pour cette raison que Lacan a comparé le langage à un chancre ou un parasite ?

Le réel, dira Lacan, c'est le mystère du corps parlant. Lacan finira par affirmer que le symptôme vient justement du réel, de ce corps qui a été humanisé. Il y a donc dans le symptôme de l'irréductible, de la fixité, un

étrange étranger. C'est là que ça résiste de structure, on n'y peut rien. Il s'agira dans une analyse de l'expérimenter. Je retiens une citation de Lacan qui peut éclairer le symptôme comme point de contact entre le signifiant et le corps : « La psychanalyse, c'est tenter de repérer un point qui s'est obscurci du fait d'un signifiant qui a marqué un point du corps ⁷. » Alors, les hystériques du temps de Freud ne montraient-ils pas aussi quelque chose qui ne concerne pas que le regard, le donner à voir, leur jouissance ?

Je conclus que le corps, c'est le partenaire du sujet avec lequel il doit faire ménage discordant, car la jouissance lui reste toujours plus ou moins étrangère. Si l'image est virtuelle, le corps, lui, est bien réel, il ne s'évapore pas. Il est la seule consistance du sujet, c'est tout ce qu'il a. En effet, le sujet, lui, est évanescent, il est selon la définition de Lacan représenté par un signifiant pour un autre signifiant et cette image lui donne l'illusion de son unité, que c'est lui. Avec le corps, résonne toute une gamme de jouissance, propre à chacun. Et ce qui nous tourmente, c'est ce qui est hors du champ scopique, notamment ce qu'il y a à l'intérieur de ce sac. Comment ce corps pourrait-il laisser tranquille tant qu'il est vivant ?

*[↑] Intervention à la journée « Comment parler du corps ? », organisée par le pôle Bourgogne Franche-Comté, le 30 septembre 2023 à l'Aquarium de Nancy.

- 1.[↑] S. Freud, « L'hérédité et l'étiologie des névroses », dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Puf, 1999, p. 47.
- 2.[↑] S. Freud, *Métopsychoanalyse*, Paris, Gallimard, 1968, p. 79.
- 3.[↑] S. Freud, *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 2001, p. 122.
- 4.[↑] J. Lacan, « La troisième », *La Cause freudienne, Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 79, *Lacan au miroir des sorcières*, Paris, Navarin, 2011, p. 11-33.
- 5.[↑] J. Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 94.
- 6.[↑] J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 408-409.
- 7.[↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 151.